

---

SUR LE  
TEMPLE DE JANUS,

SYMBOLE DE LA GUERRE ET DE LA PAIX.

---

Quoique l'histoire des Grecs et des Romains, comme celle de tant d'autres peuples, soit écrite en caractères de sang, on y retrouve cependant au milieu des ravages de l'ambition la plus effrénée les signes les plus frappans du respect pour tous les principes de la modération, de la justice, de l'humanité. Le dieu de la guerre avoit à la vérité chez eux ses temples et ses autels; mais ils ne lui rendoient que le culte de la terreur, tandis qu'ils offroient celui de la reconnaissance et de l'amour à des divinités plus propices et plus pacifiques. Homère lui même, le héros des poètes, le chantre immortel de la valeur guerrière, ne parle jamais de Mars sans le traiter de cruel et d'homicide, sans l'appeler le fléau des hommes et le destructeur des villes. Lorsque ce dieu, blessé par Diomède, vient porter ses plain-

tes à Jupiter, celui ci avec un regard courroucé lui dit: „ne viens pas m'importuner de tes murmures. De tous les immortels qui habitent l'Olympe tu n'es le plus odieux; car tu ne respirez que discordes et combats, et je reconnois en toi l'esprit indocile et impérieux de ta mère.” Malgré les longues et sanglantes discordes que rappellent les grands noms de Sparte et d'Athènes, quelle attention de la part du conseil des Ephores et de celui de l'Aréopage à mettre chaque fois la justice de leur côté pour oser implorer la protection du ciel, à essayer de tous les remèdes avant de recourir au plus dangereux de tous, à tempérer par l'autorité de leurs avis et de leurs délibérations la légèreté et l'imprudence de la multitude, à lui inspirer par leur exemple un respect religieux pour la foi des traités; et comment en douter quand on lit dans Polybe, que les Etoliens étoient décriés dans toute la Grèce, parcequ'ils ne respectoient ni les lois de la guerre ni celles de la paix, et regardoient comme légitime tout moyen de s'aggrandir et de s'enrichir, sans s'embarrasser s'il étoit contraire ou conforme au droit des gens?

Les Romains étoient à cet égard plus scrupuleux encore que les Grecs. Avant d'en venir à une rupture ouverte, quelle solennité ne savoient-ils pas mettre dans leurs préparatifs! Déjà près du berceau de l'empire, d'abord après la mort de leur fondateur, à qui son inclination naturelle autant que les besoins d'une société naissante

avoient mis sans cesse les armes à la main, le second de leurs rois, pour adoucir la barbarie de leurs moeurs et leur inspirer des goûts plus paisibles, établit un collège de hérauts d'armes, dont la principale fonction étoit de déclarer la guerre ou la paix. S'agissoit-il d'annoncer la première? le fécial, choisi par le collège sacré pour remplir ce devoir, arrivoit la tête couverte d'un voile de lin et paré de vêtemens pompeux sur les frontières du pays dont Rome avoit à se plaindre, et y exposoit hautement avec ses griefs la satisfaction qu'elle demandoit. Puis prenant Jupiter à témoin, il s'écrioit: „*Grand Dieu, si c'est contre la justice et l'équité que je viens ici au nom du peuple Romain, ne souffrez pas que je revöie ma patrie!*” Si après trente trois jours la satisfaction n'arrivoit point, le même officier retournant vers le même peuple, prononçoit solennellement ces paroles: „*Ecoutez, Jupiter, Junon, Quirinus et vous, Dieux du ciel, de la terre et des enfers! Je vous prends à témoin qu'un tel peuple (on le nommoit) est injuste, et refuse de réparer ses torts envers nous. Nous delibérerons à Rome dans le sénat sur les moyens de nous faire rendre la justice qui nous est due.*” A son retour, le sénat assemblé remettoit encore l'affaire en délibération; et si la majorité votoit pour les mesures hostiles, le fécial reprenoit la route du pays ennemi, prononçoit une certaine formule, et jetoit une lance sur son terrain pour marquer que la guerre étoit déclarée. Cette cérémonie se conserva très long-

tems. Les historiens en parlent encore dans le récit des guerres contre Philippe et Antiochus, et Tite-Live assure que dans les beaux tems de la république les Romains auroient cru se déshonorer en employant la mauvaise foi et l'artifice. Ils laissoient, dit-il, ces indignes ruses aux Carthaginois comme à d'autres nations qui leur ressembloient. *„Indicere prius, quam gerere solitos bella denuntiare etiam. Haec Romana esse, non versutiarum Punicarum, neque calliditatis Graecae, apud quos fallere hostem, quam vi superare gloriosius fuerit.*

Mais non contents de vouloir par ce respect pour la justice en imposer aux ennemis et inviter les dieux à épouser leur cause, les Romains observoient encore une cérémonie, dont l'appareil étoit bien propre à frapper l'imagination et les sens, et à les remplir eux-mêmes de la crainte d'une attaque injuste. Ce fut encore Numa qui l'institua, en bâtissant à Janus un temple et en ordonnant qu'il seroit ouvert pendant la guerre et fermé pendant la paix. Sans doute le sage instituteur de ce rit fut le seul, qui pendant les quarante trois années de son règne eut le bonheur de jouir sans interruption des fruits de son institution. A peine eut-il expiré que les portes du temple s'ouvrirent, comme pour signaler les calamités qui suivroient la perte d'un prince si pacifique. Rome resta quatre cent quarante ans à désirer envain leur clôture; mais le retour subit de cette cérémonie, interrompue pendant un si

long intervalle, dut produire sur ceux qui en furent les témoins une impression d'autant plus profonde et plus vive. Il suffit pour s'en convaincre de se replacer à cette époque mémorable. La première guerre punique venoit de finir. Rome avoit humilié la fière rivale de sa puissance. Les feux de la discorde, éteints sur tous les points de l'empire, permirent enfin à la paix de reparoitre avec ses consolations et ses bienfaits. Qui peindra la surprise et la joie du peuple, lorsqu'après les malheurs et les larmes de quatorze générations il vit arriver le consul avec tout l'appareil de sa dignité, pour refermer solennellement le temple qui étoit resté ouvert près de cinq siècles? Qui peindra surtout sa stupeur et son désespoir, lorsque bientôt après les portes sacrées tournèrent de nouveau sur leurs gonds d'airain? Qui douteroit qu'en se rouvrant elles n'aient réveillé bien des souvenirs amers, ranimé des plaies qui saignoient encore, excité les plus vives appréhensions, peut-être même fait pressentir déjà la déroute de Thrasimène, l'ignominie de Cannes, la gloire et les triomphes d'Annibal? Et lorsqu'après deux cents ans de vicissitudes et de troubles Carthage fut rasée, la Grèce soumise, l'Asie subjuguée, la Gaule vaincue, les discordes civiles terminées et que ceint des lauriers d'Actium, Auguste ramena le calme après tant d'orages, avec quelles acclamations unanimes ne dut-on pas voler au devant du triomphateur, qui de

ses mains victorieuses venoit refermer pour la troisième fois le sanctuaire!

Mais pourquoi l'ouverture et la clôture de ce temple furent-elles destinées à servir de symbole à la guerre et à la paix? Cette question n'est pas facile à résoudre. Les auteurs anciens ne fournissent pas sur ce point les éclaircissemens nécessaires, et dans les tems plus récents les Romains étoient trop peu instruits de la véritable origine de leurs institutions religieuses, dont la plupart remontoient à une très haute antiquité, pour en attendre des explications satisfaisantes.

D'ordinaire pour rendre raison de cet usage, on a eu recours à une mauvaise légende, qu'Ovide rapporte dans ses *Fastes* et Macrobe dans ses *Saturnales*. Suivant eux les Sabins, faisant le siège de Rome, avoient atteint déjà la porte qui est sur le mont Viminal. Cette porte que l'on avoit bien fermée aux approches de l'ennemi, s'ouvrit tout à coup d'elle même sans qu'on pût venir à bout d'en rapprocher les battans, parceque la jalouse Junon, dit Ovide, en avoit enlevé les serrures et tout ce qui servoit à la fermer. Instruits de ce prodige, les Sabins accoururent en foule à cette porte pour s'en saisir et pénétrer de ce côté dans la ville; mais Janus, protecteur des Romains, fit sortir à l'instant de son temple un torrent d'eau bouillante, qui engloutit ou brula la plupart des ennemis et força le reste à prendre la fuite. C'est pour cela, ajoute Macrobe, que le sénat ordonna qu'à l'avenir les portes du temple de Ja-

nus fussent ouvertes en tems de guerre, pour marquer que Janus en étoit sorti afin d'aller au secours de la ville et de l'empire.

Les antiquaires modernes, sentant toute l'insuffisance d'une solution qui n'est fondée que sur les fictions d'un poëte et l'inexactitude d'un compilateur, lui en ont substitué d'autres, qui pour être moins invraisemblables n'ont guères été plus heureuses. Janus, comme plusieurs le prétendent, étoit le plus ancien dieu du Latium, et son temple restoit ouvert pendant la guerre pour pouvoir s'y rendre à toute heure et lui demander le rétablissement du calme. Mais en supposant, ce qu'il est impossible de prouver, que les anciens Romains aient placé Janus même au dessus de Jupiter, il est difficile de croire qu'un peuple aussi religieux n'ait invoqué la principale de ses divinités que pendant la guerre, et au retour de la paix ait refermé son temple, comme s'il n'avoit plus de culte à lui rendre. D'autres pour expliquer ce rit ont vu dans le temple de Janus la prison de la paix. Est il ouvert? la déesse a abandonné son asyle. Est-il fermé? elle y est gardée et retenue pour l'empêcher d'en sortir. Plusieurs adoptant l'opinion contraire ont prétendu que Janus présidoit aux combats et qu'il étoit renfermé dans son temple comme une espee de captif. Les portes sont elles closes? le démon de la discorde est dans les chaines. Se rouvrent-elles? il a brisé ses fers et court à de nouveaux ravages. La foiblesse de ces explica-

tions est trop évidente pour qu'on ait besoin de s'arrêter à les réfuter. Si Janus étoit effectivement le dieu de la paix ou, ce qui est plus invraisemblable encore, celui de la guerre, d'où vient que chez les anciens la paix et la guerre étoient révérees sous des symboles tout à fait distincts dans plus d'un temple, sans être emprisonnées dans aucun?

Un philologue moderne a essayé de résoudre l'énigme par une hypothèse qui se recommande par sa simplicité, et qui étant moins recherchée que toutes les autres n'en paroît que plus vraisemblable. Toutes les traditions s'accordent à parler de Janus comme du plus ancien roi de l'Italie, à rapporter qu'il inventa des arts utiles, tira ses sujets de leur vie animale et grossière, les poliya par de sages lois, et par ses institutions resserra les liens encore foibles de la société. Son règne fut pour le Latium une époque d'autant plus heureuse, qu'il accueillit dans ses états Saturne banni de Crète et partagea avec lui le sceptre du gouvernement. C'est sous leur domination commune que fleurit, comme l'on prétend, l'âge d'or, cette fiction heureuse, que nous retrouvons dans les traditions et les monumens de tant de peuples anciens, mais qu'aucune nation n'a développée avec plus de génie et de charmes que les Grecs et les Romains. Les traits, dont ils composent le tableau de cette époque fortunée, sont toujours l'innocence, la justice, la fidélité et surtout la paix, comme le prouvent ces beaux vers d'Ovide :

Aurea prima sata est aetas, quae vindice nullo,  
 Sponte sua sine lege, fidem rectumque colebat.  
 Poena, metusque aberant; nec verba minacia fixo  
 Aere legebantur; nec supplex turba timebat  
 Judicis ora sui, sed erant sine vindice tuti.  
 Nondum praecipites cingebant oppida fossae;  
 Non tuba directi, non aeris cornua flexi,  
 Non galeae, non ensis erant. Sine militis usu  
 Mollia securae peragebant otia gentes.

Ce n'est pas ici le lieu de rechercher, si cette période favorable a jamais existé autre part que dans l'imagination des poètes. On est tenté d'en douter, lorsqu'on entend les mêmes poètes qui nous la dépeignent parler des injustices et des crimes qui souillèrent le règne de Saturne. Ce qui est plus sûr, c'est qu'elle ne fut pas de durée et dégénéra insensiblement jusqu'à ce qu'elle disparût tout à fait pour céder la place à l'âge de fer qui enfanta le démon de la guerre.

Tandis que les Grecs, en rêvant leur siècle d'or, le plaçoient sous le sceptre de leur Κρονος et révéroient dans celui ci le souverain des îles, où les bienheureux alloient se réunir pour y voir renaître les beaux jours qui avoient disparu de la terre, les Romains attachoient la même idée au nom du plus ancien de leurs rois, à celui de Janus. Quand donc le sage Numa, paisible successeur d'un prince guerrier, eut rétabli la paix au dehors en guérissant ses sujets de la soif des conquêtes, et au dedans en les assujettissant au joug bienfaisant des lois, il bâtit en l'honneur de Janus un temple, pour indiquer ainsi que les jours favorables, qui avoient illustré le règne du pre-

mier monarque du Latium, étoient sur le point de renaître. Or comme les anciens ne voyoient pas uniquement dans leurs temples des lieux destinés à des pratiques religieuses, mais y retrouvoient encore les palais des divinités auxquelles ils étoient consacrés, Numa ferma celui de Janus pour signifier qu'il étoit effectivement la demeure de l'antique roi. La cérémonie de la clôture disoit par conséquent aux Romains dans un langage allégorique, si familier à l'antiquité: il y a paix, paix comme sous le règne de Janus; et les portes en se rouvrant avec fracas leur crioient: il y a guerre, le temple est abandonné par son maître; Janus a disparu et avec lui l'espoir d'un nouvel âge d'or.

Il ne seroit pas difficile d'appuyer cette hypothèse en recherchant dans les auteurs anciens les endroits, qui la justifient et permettent de croire qu'ils l'avoient pressentie; mais en entrant dans ces détails, nous passerions les bornes où nous sommes obligés de nous renfermer. Nous préférons de nous arrêter encore un moment à un autre symbole que le nom de Janus rappelle, celui des deux faces sous lesquelles il est toujours représenté, que l'on retrouve sur bien des monnoies Romaines, et dont l'explication n'a pas moins fait le tourment des mythologues et des antiquaires. Tantôt on veut que le double visage indique le partage du gouvernement entre Saturne et Janus; tantôt qu'il rappelle le don de lire dans le passé et dans l'avenir, dont Saturne l'avoit

doué en reconnaissance de son hospitalité. Quelques uns croient l'expliquer en avançant que Janus étoit le soleil et qu'il est représenté double, comme le maître de l'une et de l'autre porte du ciel, parcequ'il ouvre le jour en se levant et le ferme en se couchant. D'autres ont prétendu que présidant au mois de Janvier, il regardoit également l'année qui vient de finir et celle qui la remplace. Plutarque soutient que Janus et son peuple ayant par les conseils de Saturne passé d'une existence sauvage à une vie plus policée, le symbole des deux fronts étoit destiné à retracer ce passage. Il ajoute que par la même raison Cécrops, qui porta à Athènes les moeurs et la culture des Egyptiens, a été nommé διφρωνς, de double nature. Enfin plusieurs ont révé que Janus étoit le même que Noë, qu'il avoit été nommé ainsi du mot Hebreu *Jajin*, le vin, comme ayant inventé la culture de la vigne, et qu'on le représente avec deux têtes, parcequ'il avoit vu l'ancien monde avant le déluge et le nouveau qui lui succéda. En admettant l'hypothèse énoncée plus haut pour expliquer la cérémonie du temple, ne pourroit on pas dire que le symbole des deux faces est destiné à peindre le regard du souvenir et celui de l'espérance? La première, qui est peinte avec des traits plus sérieux et plus sombres, semble regarder en arrière et regretter le vieil âge d'or; la seconde, qui annonce plus de sérénité et de calme, paroît se diriger vers un avenir plus heureux, où elle se flatte de voir renaître les beaux jours qui ont disparu.

Quelle que soit l'explication que l'on donne à ce double symbole, on ne sauroit nier que cette allégorie ne soit digne d'un prince sage et humain, tel que l'étoit Numa. Malheureusement l'espérance dont il se berçoit en formant cette institution fut cruellement trompée, car nous savons par l'histoire que pendant tout le cours de la royauté, de la république et de l'empire, le temple ne fut fermé que huit fois. D'abord sous le règne de l'instituteur de la cérémonie; la seconde fois à l'issue de la première guerre punique sous le consulat de Manlius, l'an 519 de Rome, trois fois sous l'empereur Auguste, savoir en 725 après la bataille d'Actium, en 730 au retour de la guerre des Cantabres en Espagne, et en 744, environ cinq ans avant la naissance de J. C., où l'empire Romain jouit pendant douze ans d'une paix générale; la sixième fois sous Néron, l'an 811; la septième sous Vespasien, l'an 824; la huitième enfin sous Gordien le jeune, à peu près vers l'an 994 de Rome. Il n'est pas bien sûr que les premiers empereurs chrétiens se soient encore astreints à l'observation de cette cérémonie. Il est vrai qu'Ammien Marcellin dans son histoire semble dire positivement que Constance II après ses victoires vint à Rome l'an 1105 de sa fondation et ferma le temple de Janus; mais comme le passage se lit différemment dans les manuscrits, il faut d'autres autorités pour garantir la certitude du fait. Ainsi l'attente de Numa fut tristement déçue, et il sembloit n'avoir bâti le temple, insti-

tué la cérémonie de la clôture, que pour rendre plus vive la douleur d'en voir les portes sans cesse ouvertes. Cependant cette espérance trompée nedoit pas empêcher de révéler la mémoire d'un prince, qui ne désespéra point du genre humain et eut la vertu de pressentir une époque, où l'humanité jouiroit d'une paix universelle et durable; idée flatteuse, qu'un héros sur le trône voulut réaliser il y a deux siècles de concert avec le plus habile et le plus probe des hommes d'état, si fait pour comprendre son généreux maître et si digne de devenir son premier ami. Quoique ce projet ait toujours été traité de chimère, et que les scènes sanglantes qui souillent les pages de l'histoire ne permettent guères de croire à la possibilité de son exécution, n'en regrettons pas moins ces moeurs antiques, dans lesquelles par des symboles frappans et des cérémonies imposantes on signaloit tour à tour les calamités de la guerre et les bienfaits de la paix. Gémissons de ce qu'aux principes qui dictèrent ces anciens usages on a substitué des maximes, qui tantôt ont préconisé la guerre comme un ressort indispensable au développement des forces humaines et au perfectionnement de la société, tantôt ont calomnié la paix en l'accusant d'énerver le courage, d'abatardir le caractère, d'allanguir et de paralyser les ames. Aimons à croire que ces maximes hostiles auroient gagné moins d'empire, si les historiens, les poètes, les artistes, au lieu de faire servir leurs talens à exalter la gloire des conquêtes et à re-

tracer les scènes lugubres des combats, n'eussent consacré leur plume, leur lyre, leur pinceau qu'à perpétuer la mémoire des bienfaiteurs et des amis de l'humanité; à distribuer les couronnes de la renommée à la force qui conserve, loin de les prodiguer à la violence qui détruit; à peindre des couleurs les plus vives les bénédictions qu'une paix durable répand sur les peuples: la population qu'elle augmente, l'agriculture qu'elle favorise, le commerce qu'elle étend, les sciences et les arts qu'elle protège et qu'elle encourage. Rendons grâces à la providence d'avoir placé sur les premiers trônes de l'Europe des princes sages et bienfaisans, qui ne connoissent d'autre ambition que celle d'assurer le bonheur et la tranquillité des peuples, et qui se tendent une main fraternelle pour travailler d'un commun accord à cette belle oeuvre. O! si pacificateurs comme Numa, ils pouvoient plus heureux que lui éteindre pour toujours les feux de la discorde, parvenir à triompher de tous les obstacles, qui s'opposent à leurs vœux généreuses, et obtenir la récompense la plus digne de leur noble alliance, celle de tenir fermées pour longtems les portes du temple de Janus!

Deus! fac aeternos, pacem, pacisque ministros,  
Neve suum, praesta, deserat auctor opus!